



Lesage dénonce
l'opération gauchisme
de l'U. nationale
et fait l'éloge de René Lévesque

Si René Lévesque
retourne à R.-Canada,
nous fonderons notre
radio du Québec!

LIVRES



FREDERICK DUCHESNE

Carle Coppens

fils de pub,
poète
et romancier

Investir sur soi? Croire en ses émotions? Le poète Carle Coppens pousse ces idées dans leurs derniers retranchements dans son premier roman, jusqu'à en faire tout un monde où on spéculerait sur ses cœur, malheurs et bonheurs en une ultime Bourse. Mas Baldam, contre-héros et perdant magnifique de *Baldam l'Improbable*, carbure maladroïtement dans cette constante et féroce compétition où chacun doit donner le meilleur de lui-même, faire fructifier son capital affectif, risquer la plus-value émotive pour gagner de l'avant, afin de surclasser autrui au grand classement humain. Vous ne sentez rien? C'est que vous ne valez rien.

CATHERINE LALONDE

C'est Big Brother qui chercherait à capter, façon télé-réalité, les quinze minutes de gloire de tout un chacun pré-dites par Andy Warhol. Dans *Baldam l'Improbable*, juges et jurys se repassent les bandes filmées des vies vécues sous caméra, pour noter l'intensité de chaque geste, chaque émotion ressentie ou singée. Collectes d'information et bulletin d'intimité complètent le pointage.

«Votre position au classement dépend ainsi de l'interaction de ces méthodes d'évaluation, imparfaites, je ne le discute pas, mais préférables à l'arbitraire qui permettait jusqu'ici à certains de réussir leur vie alors que d'autres échouaient, sans que personne sache précisément pourquoi», lit-on sous la cynique plume de Carle Coppens.

Dans cette société obsédée de performance, Mas Baldam est «un superhéros dont le seul pouvoir serait d'être lui-même, tout le temps», précise Carle Coppens en entrevue, plissant les yeux sur cette terrasse qui donne un des derniers plein soleil de la saison. «L'idée était de faire un personnage défini par l'extérieur, qui resterait lui-même peu importe les circonstances. Dans le roman, personne ne peut se permettre d'être neutre, ni moyen. Tout passe par l'intensité de la vie vécue. Et Baldam n'est pas moyen: il est extraordinairement moyen.»

Exploiter son plein potentiel

«L'inattendu ne te voit pas, Mas. Le hasard ne daigne même plus te considérer comme une possibilité.» Tellement moyen, Mas Baldam. Tellement médian. Toujours dégressif léger au classement, miné par l'impression de décevoir sans cesse son aimée Alice, championne du soliloque, leurs enfants doubles, le souvenir du père mort deux fois couvert de honte, la mère rajeunie chirurgicalement au-delà du raisonnable, et tous les branchés à *Novelles d'autrui* qui ne le verront jamais pénétrer dans le cénacle, ce Cercle 5000 des individus les plus performants. Baldam est si parfaitement désespérément moyen que même l'industrie de l'augmentation de soi — cliniques privées de *check-up* d'optimisation ou de retouches performatives générales — n'arrivera à rien pour lui. Jusqu'à ce que ce non-héros, objet de convoitise d'une inexplicable offre hostile d'achat, devienne ainsi un élu.

Une critique de la mise en scène de soi? De l'exhibition du privé et de la course aux amis électroniques? «J'ai commencé à écrire Baldam il y a plus de huit ans, avant cette obsession du personnel branding et avant que les gens n'aient 800 amis sur Facebook et 20 000 followers sur Twitter, avant cette comptabilité intime à portée de tous et cette façon de chercher à briller

par l'intelligence instantanée, la source inédite, l'information neuve. D'une certaine façon, l'univers du roman a été rejoint et dépassé.»

Pub et poésie

Carle Coppens est à la fois fils de la pub et de poète. À la bibliothèque, ses livres sont en chassés entre ceux de son père, Patrick Coppens. Le fils est aussi depuis l'an dernier vice-président et directeur de création à l'agence Brad, où il s'occupe de Labatt, de PFK, de Pizza Hut, de Taco Bell. Aucun lien, dit-il, entre le cynisme et la critique de son roman et cet autre métier, qu'il aime, où le contact avec les réalisateurs, les créatifs et les acteurs le stimule. Le regard acide viendrait plutôt des études en psychologie industrielle et organisationnelle, de «cette volonté d'organiser les comportements, les lois et le fonctionnement au travail dans l'idée que les employés soient mieux, mais aussi plus performants», explique-t-il, sourire en coin.

«Dans le système du roman, si on est malheureux, on se demande comment faire pour aller au bout de ce malheur puisque le sentiment répond à des demandes de performance. Si on doit capitaliser sur le sentiment, au moment où il arrive, l'affect devient sujet à être intellectualisé. «Je ressens ou je ne ressens pas?», se demande-t-on, et «Comment puis-je en tirer parti?» Alors que le mieux serait de simplement laisser l'émotion se produire.»

L'écriture, neutre, est mâchée d'une langue qui flirte avec le vocabulaire technique et entrepreneurial. Il faut de la patience, près de cinquante pages pour se faire l'oreille, assimiler le style. Mais s'en dégage ensuite un chaud-froid, un contraste pensée-émotion qu'on trouvait déjà dans la poésie de Carle Coppens. «Si l'on vous promettait un meilleur rendement / seriez-vous disposé à changer la marque de vos aspirations? / Vous porterez-vous acquiescent d'un malaise / de catégorie supérieure / dans les trois prochains mois? [...] Sur une échelle de un à l'autre, estimez la profondeur de vos récentes blessures narcissiques», lisait-on dans *Le grand livre des entorses* (Noroît) en 2002, deuxième recueil après les *Poèmes contre la montre* qui lui ont valu le prix Émile-Nelligan 1996.

L'amour au temps du «et moi, et moi, et moi»

L'auteur se nourrit à armes égales de poésie et de romans, aime lire Jonathan Safran Foer, Chang-rae Lee, Nicole Krauss ou *L'autofictif* (L'Arbre vengeur) d'Éric Chevillard. «J'ai eu énormément de plaisir à écrire de la prose. Ma poésie avait un côté narratif, et finalement c'est le même muscle qui travaille dans les deux genres. Se rajoute pour le roman le plaisir des personnages,

VOIR PAGE F 2: COPPENS

LIVRES

EN APARTÉ

Trudeau au temps du Jell-O

Après avoir milité dans la mouvance du Nouveau Parti démocratique au cours des années 1970, Max et Monique Nemni sont tombés dans la marmite du trudeauisme. Pris d'une admiration sans bornes pour celui qu'ils considèrent comme rien de moins que «le père du Canada», ils ont livré, à la suite de recherches sérieuses, le premier tome d'une vaste biographie de Pierre Elliott Trudeau. C'était en 2006. Cinq ans plus tard, voici le deuxième.



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Les biographes sont toujours aux prises avec un même dilemme: savoir ce qui compte vraiment dans une vie. Parfois, il y a de petites choses importantes qui échappent pourtant à l'attention. Qui aurait pensé à Rosebud, la luge de *Citizen Kane*?

Pour comprendre Trudeau, faut-il s'attarder à son côté sportif, voire casse-cou? Faut-il traiter de sa propension à séduire les jolies femmes et à vivre auprès d'elles? Faut-il lire les centaines de lettres qu'il adresse à l'une et puis à l'autre? Doit-on essayer de remettre au ras du plancher les cabrioles intellectuelles de cet esprit cultivé?

Chaque personne, en vérité, constitue un assemblage plus ou moins complexe de diverses identités. Pirandello l'a exprimé mieux que quiconque au théâtre dans *Un, personne et cent mille*: «Il existe, en moi et pour moi, une réalité à moi; celle que je m'attribue; en vous et pour vous, une réalité à vous; celle que vous vous attribuez, lesquelles ne seront jamais les mêmes, ni pour vous, ni pour moi...»

Encore une autre biographie de Trudeau? Après tout, si on pense qu'entre 1999 et 2010 il est paru, en français, quarante livres consacrés à lady Di, on peut convenir qu'il y a encore de la marge pour publier des bouquins consacrés à un homme dont les idées ont marqué au fer rouge toute une société.

À titre d'inconditionnels de l'ancien premier ministre, les Nemni sont certainement capables de dérapages idéologiques. Ils en ont déjà fait la preuve quand, tous deux professeurs à l'université, ils dirigeaient aussi la très militante revue *Cité libre*. Mais leur travail de biographes apparaît néanmoins d'un autre niveau et leur plume n'est pas forcément obligeante.

Convaincus du caractère irréfutable de leur démonstration de la grandeur politique de Trudeau, les auteurs terminent d'ailleurs leur livre par quelques raccourcis. «Il rapatriera la Constitution, ce qui fera enfin du Canada un pays totalement indépendant.» Voilà qui explique sans doute que la monarchie britannique vienne de plus en plus souvent chez nous pour nous rappeler qu'elle y est chez elle.

Bien conscient des avenues multiples qu'offre Trudeau, les Nemni ne s'intéressent volontiers qu'à un aspect circonscrit du personnage: l'homme d'État. Pour dire vite, ils font le pari, très intellectuel, que ce n'est pas le Trudeau-Valentino-sportif qui a séduit les Canadiens, mais bien la figure d'un homme capable d'imposer par sa stature un certain sens politique au nom de l'intérêt commun. Les électeurs auraient «plutôt compris que cet homme leur proposait une vision particulière du Canada». Vraiment?

Si, comme le supposent les biographes, l'électorat québécois est aussi rationnel devant Trudeau, pourquoi alors a-t-il



JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

La «place du Peuple», lundi dernier. Le square Victoria a déjà été le théâtre d'autres manifestations. La reine en avait même perdu la tête, un jour...

élu à Québec, au même moment, René Lévesque? Et pourquoi aujourd'hui cet électoral vote-t-il pour le NPQ à Ottawa tout en indiquant, par voie de sondage, qu'il s'apprête à porter au pouvoir François Legault à Québec? Cherchez l'erreur dans la rationalité électorale...

Trudeau et Lévesque, notre miroir à deux faces, disait le politologue Gérard Bergeron. Depuis, le miroir s'est cassé. Et les jeux de lumière se sont démultipliés. Comme les biographies.

♦ ♦ ♦

Au début des années 1990, lors des conférences de la revue *Cité libre* nouvelle manière, les trudeauistes avaient pris l'habitude de se retrouver à la Maison du Egg Roll, dans le quartier Saint-Henri. Là, dans le cadre de conférences, ils pouvaient tant bien que mal se faire croire qu'ils communiquaient avec le peuple. On y mangeait

du caoutchouc de poulet, nappé de sauce sucrée où le riz coulait à pic pour ne plus jamais remonter à la surface.

Un soir, lors d'une de ces rencontres baroques, Monique Nemni a entrepris de dénoncer vertement les programmes d'éducation au Québec sous prétexte qu'ils endoctrinaient, notamment à travers l'enseignement de l'histoire, les enfants dans un nationalisme de la pire engeance. À l'entendre décortiquer ainsi les manuels, on aurait presque fini par se laisser convaincre que les enfants apprenaient au moins encore quelque chose de leur histoire. Je m'étais un peu moqué d'elle au micro. Il s'en est même trouvé alors pour dire que j'avais été assez baveux. Moi, baveux?

Tout de suite après, au comptoir des Jell-O multicolores du chic restaurant, Pierre Elliott Trudeau m'avait rejoint, sourire aux lèvres, ce petit sourire si particulier, situé quelque part entre celui de Mona Lisa et celui de la bête carnivore. Il avait, pendue au bout du nez, cette goutte de flegme qu'il laissa couler sur une large part de sa carrière politique.

Il me dit, de sa voix un rien nasillarde: «Monsieur Nadeau... Vous avez bien parlé ce soir.» J'en avais été très surpris. Mais son ami Pierre Vadoboncoeur m'avait expliqué que rien ne plaisait plus à Trudeau que le débat, surtout à une période où il se faisait de plus en plus rare.

C'était il y a vingt ans peut-être. Les débats s'étaient déjà noyés dans la sauce.

Imaginez aujourd'hui: ils y ont coulé à pic.

♦ ♦ ♦

La reine Victoria, comme tous les souverains, a rendu service: elle a permis à quelqu'un d'autre de s'éviter d'avoir autant de bassesse qu'elle. Cette semaine, chez les Indignés du square Victoria, devant la statue de Sa Majesté, deux jeunes filles médi-

taient là-dessus, assises dans la position du lotus. À François, coiffé d'un chapeau mou, sa guitare en bandoulière, je faisais remarquer que ce lieu avait déjà servi de base à bien des manifestations et que la reine en avait même un jour perdu la tête, comme dans une pièce de Jacques Ferron.

— Ah bon! Et ils avaient fait comment pour la tête?

— Avec de la dynamite, je crois.

— Oh! Mais quelqu'un aurait pu se blesser!

— C'était un peu l'idée, à l'époque, François...

Essayez donc d'expliquer aujourd'hui qu'une révolution ne se réalise pas seulement avec l'occupation de tentes en nylon.

Dans la foulée de la manifestation des Indignés de Montréal, de jeunes indépendantistes organisent une grande marche le 29 octobre, qui partira de la place du Canada, rebaptisée pour l'occasion «place de l'Indépendance». Dans la vidéo qui annonce l'événement, le porte-parole, le comédien Sébastien Ricard, affirme son vif désir de vivre désormais dans un pays «en dehors de tout cadre constitutionnel, en dehors de toute cohérence politique».

Dans un monde où règne déjà l'incohérence, c'est bien la moindre des choses, j'imagine, que de rêver d'un nouveau pays qui, pour faire bonne mesure avec ceux qui l'entourent, serait lui aussi dépourvu de tout bon sens.

jfnadeau@ledevoir.com

**TRUDEAU
FILS DU QUÉBEC,
PÈRE DU CANADA
TOME 2: LA FORMATION
D'UN HOMME D'ÉTAT:
1944-1965**

Max et Monique Nemni
Éditions de l'Homme
Montréal, 2011, 515 pages

COPPENS

SUIITE DE LA PAGE F 1

de les suivre, de créer un environ-

nement où tout va avoir une répercussion plus tard, où tout est tendu et suivi, même s'il faut se

méfier de l'obsession de la continuité. Il y a cette recherche de cohérence dans la langue, dans le comportement des personnages, sur des années et des années d'écriture. C'est un travail au long cours.»

Si chaque larme dans ce monde fictif vaut son poids d'or, «personne n'a encore trouvé le moyen d'auditer l'amour. Force est d'admettre que l'on demeure aujourd'hui à ce sujet en pleine impasse méthodologique», lit-on. Le roman échappe aux attentes, se retourne en queue de poisson, garde sa part de mystère. «C'est une satire. Une tragédie dans laquelle l'émo-

tion et le couple sont lieux de résistance. Comment s'accomplir? Comment être plus proche de ce qu'on pense être soi? Comment aller au bout de soi-même? La réponse n'est pas donnée. Est-ce que d'être simplement ce qu'on est ne serait pas finalement l'ultime résistance?» Une autre question qui mérite certainement la réponse la plus improbable.

Le Devoir

BALDAM L'IMPROBABLE

Carle Coppens
Le Quartanier
Montréal, 2011, 436 pages



Carle Coppens

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

VIENT DE PARAÎTRE



**Richard Vézina
Chisasibi**

Avec *Chisasibi*, le lecteur plonge au cœur de la forêt boréale et de la psyché humaine.

«J'espère que cette magnifique histoire se retrouvera un jour sur nos écrans». (Roméo Saganash)

CARTE BLANCHE - En librairie, 22,95\$

Jeudi 27 octobre 19 h 30

JEUDI LITTÉRAIRE
Rencontre avec
Kim Thuy

Animation : Vincent Magnat
Comédien, directeur artistique et général du Théâtre Galileo.
Vice-président du Regroupement arts et culture
Rosemont - Petite-Patrie.

À toi
Pascal Janovjak

Paulines LIBRAIRIE
5 ans d'âge sur la rue Masson

Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
Réservation obligation : 514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

PROGRAMMATION COMPLÈTE
LAPLACEDESARTS.COM

FONDATION DE LA PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

studio littéraire

SÉRIE DE LA PLACE DES ARTS

**CHRISTIAN BÉGIN LIT
LE FAUCON DE MALTE
DE DASHIELL HAMMETT**

Une série élaborée par Michelle Corbeil et Lou Arteau
Une coproduction des Capteurs de mots et de la Place des Arts

24 OCTOBRE 19 h 30 | Cinquième Salle

Une soirée en compagnie du détective privé Sam Spade incarné à l'écran de façon inoubliable par Humphrey Bogart.

Olivieri
librairie > bistro

Dans le cadre des Rencontres du CRILCO

Johanna Skibsrud
Lauréate du Prix Giller Banque Scotia 2010 pour *The Sentimentalists*

Olivieri
Au cœur de la littérature

Lundi, 24 octobre à 19 h 30

Expériences en traduction

Discussion entre l'écrivaine Johanna Skibsrud et sa traductrice Hélène Rioux.
La relation entre la forme et le contenu d'un texte, ainsi que les défis liés à la transcription d'un récit appartenant à quelqu'un d'autre seront au cœur de l'échange.

Avec le soutien du Conseil des arts du Canada

Entrée libre!
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Nelges
Métro Côte-des-Nelges

Rencontre animée par Maude Lapierre

LITTÉRATURE

Roman historique, roman littéraire

Il a longtemps été critique de littérature québécoise dans ces pages, il est reconnu depuis des lunes comme essayiste littéraire. Surprise: Jacques Allard publie son premier roman, *Rose de La Tuque*.

Entrer dans ce roman, c'est pénétrer dans un monde en soi. Celui de Rose-Marie, 21 ans en 1929. Elle vit à La Tuque, petite ville dont est originaire l'auteur. Elle est enceinte... et toujours célibataire.

Pourquoi son amour la laisse-t-il sans nouvelles? Reviendra-t-il vers elle, son beau survenant gaspésien, pour la marier avant qu'il soit trop tard? Devra-t-elle se résoudre à se cacher dans un couvent, à réciter chaque jour la « prière de l'indigne », pour ensuite donner son bébé en adoption?

« Les apparences seraient sauvées, le mauvais exemple, le déshonneur et le scandale évités », convient, à contrecœur, la jeune femme. C'est par son journal intime que nous avons accès à son drame secret. Son attente, ses angoisses, ses déchirements deviennent les nôtres, page après page.

Rien de factice, de surfait, l'écriture coule, tandis que son monde s'écroule: « La souvenance est souvent douce-amère. Pour les hommes, pas de souvenance du tout, on dirait. »

C'est le fil principal du récit. Dont le dénouement est sans cesse retardé. En toile de fond: la vie au jour le jour de Rose-Marie. Sa vie dans une famille nombreuse. Dans une société dominée par la religion. Et dans une région du Québec en plein développement, où naissent de grands chantiers.

Ainsi: « La Shawinigan Water Power, une compagnie de riches Montréalais, devait engager mille ouvriers. On avait des millions à verser en salaire. On allait faire de la lumière au pays de Maria Chapdelaine. »

Le sens du détail

De petits détails d'époque nous font sourire, comme ces lignes téléphoniques partagées à plusieurs: les voisins fouineuses s'en donnant à cœur joie, impossible de dire quoi que ce soit de compromettant. D'autres réalités sont moins réjouissantes: « Dans notre provin-



CHRISTINE BOURGIER

Professeur associé à l'UQAM, Jacques Allard est conseiller littéraire aux éditions Hurtubise.

ce, la tuberculose tue encore et souvent même des enfants.»

C'est aussi la vie culturelle de l'époque qu'on voit éclorre sous la plume de Rose-Marie. Les chansonnettes à la mode, qui font tourner la tête. Les films qui ont la cote. Même la littérature dite scandaleuse y passe, dont *Les demi-civilisés*, « roman dit moderne », de Jean-Charles Harvey.

Les carnets de Rose-Marie sont parsemés de citations littéraires, d'Émile Nelligan à Félix Leclerc. Son refuge, la poésie. Il lui arrive même de côtoyer en chair et en os des poètes, tel Alfred DesRochers.

Alfred DesRochers, qui ne se gêne pas pour affirmer en public: « Je n'ai pas honte, comme tant de mes compatriotes, d'être un sang-mêlé, ni de la sauvagerie qui a aimé mon trisaïeul. » Et qui ajoute: « Pour moi, les descendants des Français sont ici encore des immigrés! »

L'identité

La question de l'identité des Canadiens français traverse en filigrane le roman. Rose-Marie elle-même, dont la famille a des racines écossaises et américaines, en viendra à penser: « On était tous survenants, vainqueurs vaincus ou vaincus vainqueurs, des sang-mêlé qui ne pourraient jamais se réclamer d'une race pure. Les Canadiens français étaient une race de races. »

Voilà où nous conduit le récit intime, sensible et parfois naïf de cette jeune femme qui s'est fait « piéger » par un survenant.

On dépasse, et de loin, le drame personnel.

Il y a la guerre, aussi, qui gronde au loin. Et qui se fait sentir jusqu'à La Tuque. Il y a le frère de Marie-Rose, qui après avoir frayé avec les sympathisants fascistes du coin retourne sa veste et songe sérieusement à s'engager dans l'armée pour aller combattre les nazis.

Et il y a cette jeune juive d'origine autrichienne, Sarah, réfugiée au Canada, devenue une amie proche de Rose-Marie. Sarah: une orpheline, dont les parents ont été sauvagement assassinés, en pleine rue, par un groupe d'allégeance fasciste. Elle a été prise en charge par nul autre que le grand écrivain Stefan Zweig... lui-même menacé par les nazis, malgré sa renommée, et réfugié en Angleterre.

C'est par Stefan Zweig, par l'entremise de sa protégée, que nous arrivent les nouvelles fraîches d'Europe: « Oncle Stefan prédit la guerre et la fin de l'Europe. » Habile procédé. Et jolie idée que celle d'avoir inventé une nièce à l'auteur de *Lettre d'une inconnue*.

Bientôt, en Angleterre, le grand écrivain sera déclaré « étranger ennemi » et assigné à résidence. Au Canada aussi, on fera la chasse aux ennemis: « Si on m'attrape, s'inquiète Sarah, on me mettra, paraît-il, dans un camp d'internement en Ontario. On ne parle plus de m'envoyer

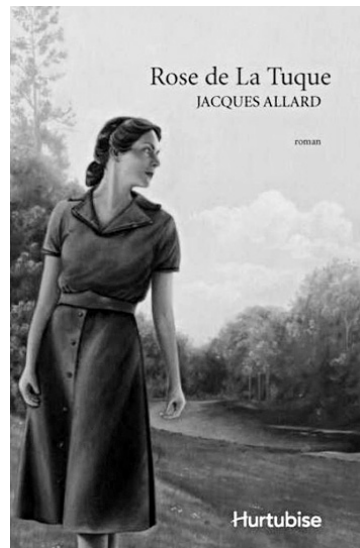
aux États-Unis. Le pays de Roosevelt m'expulserait je ne sais où en Europe. Où dois-je aller? »

Rose de La Tuque embrasse large et ça lui réussit. Un roman historique, encore un? Plutôt une rareté. Qui marie à merveille la réalité historique et la fiction, l'intime et le collectif. Qui ne sacrifie pas l'écriture, le style, au profit de l'histoire, de l'événementiel, comme c'est le cas trop souvent dans les romans historiques.

Un roman historique, oui, mais un roman littéraire aussi bien, *Rose de La Tuque*.

ROSE DE LA TUQUE

Jacques Allard
Hurtubise
Montréal, 2011, 336 pages



ROMAN QUÉBÉCOIS

Combat de coqs

À l'éternel dilemme de l'œuf ou la poule, le protagoniste du *Cocorico* de Pan Bouyoucas répondrait peut-être que Dieu a en réalité créé la poule à partir d'une des côtes du coq.

CHRISTIAN
DESMEULES

Leo Basilius, 60 ans, est un ancien poète canadien depuis longtemps converti à l'écriture de polars. Une quinzaine de titres traduits en 30 langues. Des prix, des honneurs, de l'argent. Tout pour être heureux. Ou presque.

Mais 35 ans plus tard, le héros « rentable » de ses basses œuvres, Vass Levonian, sergent-détective dans la brigade des homicides d'une « métropole canadienne imaginaire », est dans le coma depuis sa dernière aventure. Or Basilius, « maître incontestable du polar canadien », est pris de l'envie de laisser son personnage préféré dans les limbes et d'abandonner le genre — drôle, n'est-ce pas, comme on est tout de suite dans le flou dès l'instant où on écrit « Canada » ou « canadien ».

Pour y voir plus clair, il décide de retourner passer une année sur la petite île grecque où il avait composé un recueil de nouvelles avant que la machine à imprimer de l'argent ne s'embarque.

Un romancier canadien, donc, qui souhaite désormais écrire sur la beauté du monde « et sur sa lumière ».

Une épiphanie qui s'accompagne aussi, il est vrai, d'un fantasme d'éternité littéraire plus ou moins avoué. C'est-à-dire loin des romans policiers qu'on oublie aussitôt après les avoir lus. Mais le cerveau de l'auteur est encore en mode Levonian. Tellement, en fait, que sa créature lui rend visite pour le supplier de revenir au polar: « Lui seul donne une idée vraie de l'humanité », estime le personnage abandonné.

Plutôt que par un meurtre, cette fois, son nouveau roman commencerait par un chant de coq. Mais le chant du volatile est-il cri de joie ou cri de rage? Hymne à la vie ou lamentation devant son impuissance à vo-



ler? L'interrogation de l'écrivain, pimentée par un soupçon de démon du midi (il se met à croire qu'une jeune Américaine en vacances sur l'île lui fait de l'œil), tourne vite à l'obsession.

Depuis son coma, Levonian, incarnation plus cynique de sa propre conscience, on l'aura compris, abreuve le romancier de reproches et revenantique « une retraite dans un paradis bleu », en compagnie d'une femme et de quelques enfants. Dans la petite île grecque, les jours se suivent et l'échange imaginaire tourne à l'affrontement quotidien entre les deux « personnages ».

Pan Bouyoucas, auteur d'*Anna Pourquoi* (Prix des collégiens en 2005) et de *L'homme qui voulait boire la mer*, met en scène dans *Cocorico* l'éternel combat du créateur, écartelé entre une activité qui lui semble futile, mais lucrative, et un désir d'immortalité. Un petit livre sympathique, mais un peu mince malgré les multiples couches de sens, qui n'a pas la hauteur de ses derniers romans.

Collaborateur du Devoir

COCORICO

Pan Bouyoucas
XYZ
Montréal, 2011, 142 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 10 au 16 octobre 2011

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	Les héritiers d'Enkildiev • Tome 4 Le sanctuaire	Anne Robillard/Wellan 1/3
2	Mémoires d'un quartier • Tome 9 Antoine, la suite	Louise Tremblay-D'Essimbre/Guy Saint-Jean 2/8
3	Madame Tout-le-Monde • Tome 1 Cap-aux-Brumes	Juliette Thibault/Hurtubise 4/5
4	À toi	Kim Thoy Pascal Janovik/Libre Expression 3/6
5	Stigmates et BBQ	Stéphane Domplèze/Québec Amérique -1
6	Burqa de chair	Nelly Arcan/Sauil 5/5
7	Les héritiers d'Enkildiev • Tome 3 Les dieux alliés	Anne Robillard/Wellan 7/2
8	La tendresse attendra	Mathieu Simard/Alain Stanké -1
9	Marie de la mer • Tome 2 Au château	Annie Lavigne/Intouchables 6/4
10	Double disparition. Une enquête de Maud Graham	Christine Brouillet/Courte échelle -1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	La trace de l'araignée	Kathy Reichs/Robert Laffont -1
2	Remède mortel	Harlan Coben/Belfond 1/2
3	La femme au miroir	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 3/6
4	Le passager	Jean-Christophe Grangé/Albin Michel 2/3
5	Jusqu'à la folie	Jesse Kellerman/Flammarion Québec -1
6	Private Los Angeles	James Patterson Maxine Paetro/Archipel 4/3
7	Mise à nu	Richard Castle/City 6/5
8	L'étrange voyage de monsieur Dakry	Marc Lévy/Robert Laffont 9/23
9	Vague de chaleur	Richard Castle/City 10/5
10	Avant d'aller dormir	S.J. Watson/Sonatine 5/4

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	Les soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident	Djemilla Benhabib/VLB 2/5
2	La gestion des produits • Tome 1 La crise	Maxime-Olivier Moutier/Marchand de feuilles -1
3	Ne vous taisez plus !	Danièle Bombardier Françoise Laborde/Payard 1/3
4	Maïa Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot André Noël/Homme 3/51
5	Labeaume. La dictature amicale	David Lemelin/Michel Brûlé -1
6	Et si mourir s'apprenait... Réflexions sur la fin de vie	Serge Daneault/La Presse 4/5
7	Je mange avec ma tête	Élise Desaulniers/Alain Stanké -1
8	Lillane est au lycée. Est-il indispensable d'être cultivé?	Normand Baillargeon/Flammarion -1
9	La Révolution tranquille en héritage	Collectif/Boréal -1
10	Recours aux sources	Éric Bédard/Boréal 6/4

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	Indignez-vous !	Stéphane Hessel/Indigène 2/38
2	Premier bilan après l'apocalypse	Frédéric Beigbeder/Grasset 1/5
3	Le crépuscule d'une idole. L'affabulation frauduleuse	Michel Onfray/LGF 7/2
4	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF 3/33
5	Les émotions démocratiques	Martha Craven Nussbaum/Climats 6/2
6	Tous ruinés dans dix ans ?	Jacques Attali/LGF 8/2
7	Le facteur Armageddon. La montée de la droite chrétienne...	Marc McDonald/Alain Stanké 10/6
8	Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel -1
9	Notre poison quotidien	Marie-Monique Robin/Alain Stanké -1
10	Du bon usage des catastrophes	Régis Debray/Gallimard -1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 172 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

35^{ème} anniversaire

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST

LIVRES CD DVD

BLU-RAY BD JEUX VIDÉO

D'OCCASION

Ouvert 7 jours de 10h à 22h Mont-Royal, 514-523-6389

GILLES DESAULNIERS

CORRUPTION

UN ROMAN BRÛLANT D'ACTUALITÉ ÉCRIT PAR UN INGÉNIEUR, ANCIEN SOUS-MINISTRE AU GOUVERNEMENT DU QUÉBEC.

En librairie

CARTE BLANCHE

ANDRÉE FERRETTI

ROMAN NON AUTORISÉ

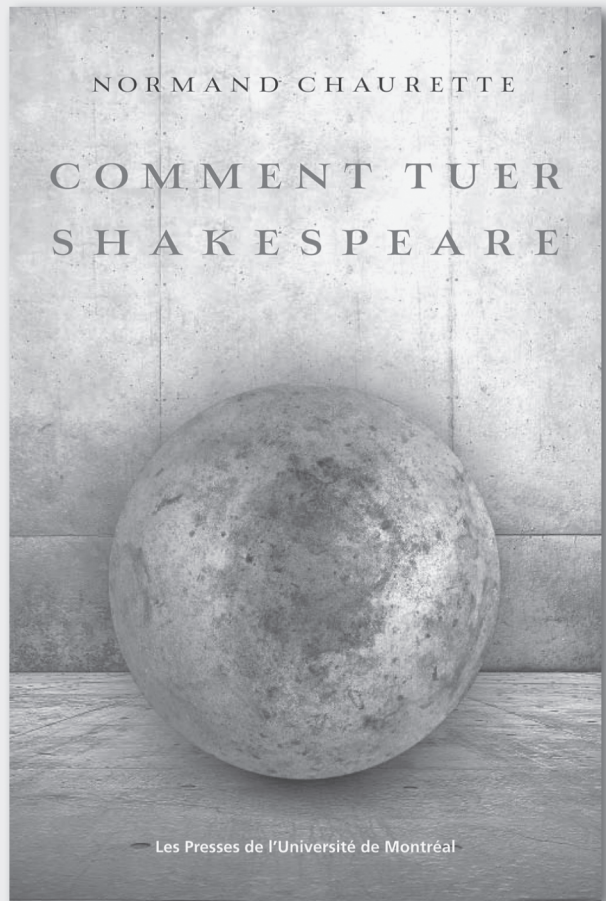
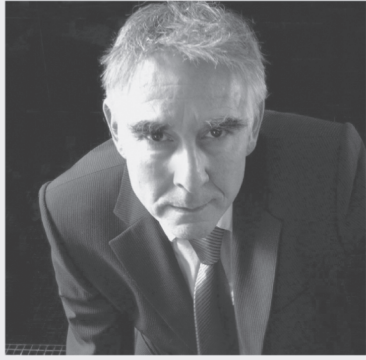
BIENTÔT EN LIBRAIRIE

l'Hexagone

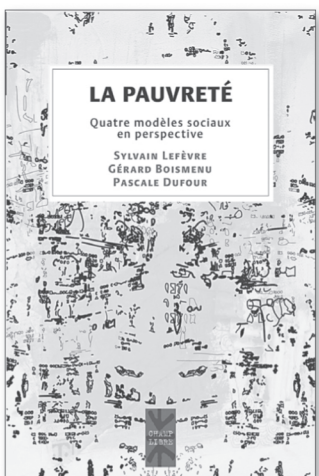
Une compagnie de Quebecor Media

editionshexagone.com

Prix de la revue
Études françaises
2011



Le regard singulier d'un homme de théâtre qui a l'audace de défier la présence à la fois concrète et fantomatique d'un incroyable Shakespeare.



**Sylvain Lefèvre
Gérard Boismenu
et Pascale Dufour**
Quatre modèles sociaux en perspective, pour comprendre le phénomène de la pauvreté et les raisons de sa persistance.



Marcel Fournier
La sociologie est une discipline scientifique et une profession, mais elle n'est ni une science, ni une profession comme les autres.



**Charles Perraton
Magda Fusaro
et Maude Bonenfant**
On ne joue pas seulement pour passer le temps...



Stéphane Leman-Langlois
À l'heure d'Internet, faut-il réclamer ou redouter plus de surveillance?

Les livres des
PUM maintenant
disponibles en
version numérique
sur le site Web
www.pum.umontreal.ca

PUM

Les Presses de l'Université de Montréal

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Régions d'amour

«Une des bonnes choses de la littérature, c'est l'absence de chauvinisme», affirmait récemment Antonio Lobo Antunes, psychiatre devenu un fameux romancier. Par ses portes grandes ouvertes, le roman recueille des langages du secret. Le plus grand n'est-il pas l'amour, même empreint des inepeties qui sont légion?

GUYLAINÉ
MASSOUTRE

Loin du chahut du monde, la Demoiselle des Murmures s'est emmurée à vie. Elle y ensevelit plusieurs amours: celui de Dieu, celui d'un père, celui d'un poète et celui d'un enfant. Carole Martinez s'aventure ainsi dans les cachots de l'amour médiéval. Après *Le cœur cousu*, un premier roman distingué, elle donne *Du domaine des murmures*, un roman de charme à l'ambiance lointaine, surprenant et exempt de lourdeur historique.

On est en 1187, date qui marque la chute de Jérusalem et le début de la troisième croisade. L'Europe vit d'illusions et de batailles. Une femme cloîtrée peut, nous dit-on, y tirer des ficelles, en raison de la crédulité du temps. L'histoire raconte ainsi comment une jeune fille têtue, recluse dans une tour, devient pythionisse et messagère de spiritualité.

C'est vivant, doucement fantasque. La violence vous y prend de court, et l'amour fait le reste. Du passé revisité au présent, une idée de l'éternité voyage dans un rêve mystique, même si personne n'y croit plus. Les conditions ont changé, dit pourtant Martinez, mais au fond du conte, là où circule le désir de magie, nul progrès. Dans les engrenages du silence, la peur de l'histoire, des guerres, des vengeances, des vies foulées pour rien, tout cela nous rejoint en quelques foulées.

Retour du refoulé

Les romans d'amour en témoignent plus que les autres. C'est ce perpétuel retour que soutient Pierre Lepape dans *Une histoire des romans d'amour*. Cet ancien feuilletoniste du *Monde* raconte une belle histoire, passant des siècles de romans en revue. De *Tristan et Iseult* à *Belle du seigneur*, de *Don Quichotte* ou *La princesse de Clèves* à Marivaux, de *Tom Jones* à *Werther*, des Anglais aux Russes, «l'amour se glisse partout comme un partenaire privilégié de l'aventure, romanesque». Disciples d'Eros et de l'homosexualité, grands Américains côtoyant Mishima, Kundera et Ernaux, sans frontières, ils sont ici quatre-vingt-six — aucun du Québec, qui lui a pourtant donné une langue, dommage.

Dérèglement des sens, émotions touffues, loi du manque ou du sacré, «le roman fuit les définitions. Il invente ses règles». Frivole ou indigné, cet objet pernicieux éclate d'évidence dans le divertissement. Ami des jeunes filles, il est aussi dédaigné pour «ses mises en scène». Mais qui contesterait sa «marque du social, de la vie collective, du lien historique, du partage des mots et des croyances»?

Lepape pérégrine dans son panorama, trace l'éternel roman de Psyché à Amour en forme de biographie imaginaire. Ce grand lecteur ne le trouve pourtant pas aussi social qu'on dit. Embrassé par la chasteté ou par la fusion des corps, le roman exemplifie, idéalise, édifie, héroïse des corps imaginaires. Sa perfection acétique habite aux limites de la pensée.

Ni solitaire ni solidaire

Difficile d'innover sur ce sujet. Dans la sublime «*Stendhalie*», «un pays où le cœur et la tête, le corps et l'âme ont décidé d'agir ensemble, mais ne le font ni en même temps ni à la même vitesse», Lepape suit la poétisation du roman. Et il demeure accroché à «la longue phrase si-



nueuse, louvoyante de Nabokov», trempée dans «l'intense brûlure amoureuse» d'Humbert brûlé par Lolita.

Des pensées jazzées de Kerouac aux respirations haletantes de Solal, le social s'y transcende sous l'enveloppe mythique. Lepape, toutefois, n'atteint pas la vision forte de son *Pays de la littérature*, outil utile pour confronter le politique grâce à la singularité de la littérature. Toujours elle échappe.

Autre chronique, toute anecdotique, *De la jouissance en littérature, 50 leçons* par Édouard Launet. Publiées dans *Libération*, ces pages emboîtent le prosaïsme qui agit un olibrius appelé écrivain. Vulgarisation, donc, drôle et agaçante. Le coq à l'âne est de mise. Dans la fable qui fait les délices d'un grand média, l'abracadabra d'Ali Baba renvoie la littérature dans sa caverne. On l'aperçoit dans une boule de cristal.

Collaboratrice du Devoir

DU DOMAINE
DES MURMURES

Carole Martinez
Gallimard
Paris, 2011, 201 pages

UNE HISTOIRE
DES ROMANS D'AMOUR

Pierre Lepape
Seuil
Paris, 2011, 414 pages

DE LA JOUISSANCE
EN LITTÉRATURE,
50 LEÇONS

Édouard Launet
Philippe Rey
Paris, 2011, 187 pages

EN BREF

Lecture de Céline

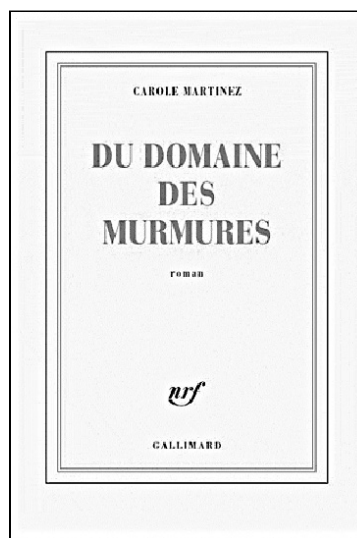
Le Théâtre de Fortune propose d'explorer l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline du 1^{er} au 10 novembre 2011, en association avec le réseau des maisons de la culture de Montréal. Présentée et animée par Stéphane Lépine, ces soirées permettront d'entendre et de voir plusieurs documents d'archives. Notamment au programme: l'enregistrement d'une lecture célèbre des premiers chapitres du *Voyage au bout de la nuit* interprétée par le comédien Michel Simon et des extraits des *Entretiens* avec le Professeur Y présentés par Roch Aubert et Jean-Charles Fonti. Entrée libre. Détails des représentations sur le site www.theatredefortune.com. — *Le Devoir*

Prix de l'Académie

L'Académie des lettres du Québec a remis ses prix annuels. Le prix du roman Ringuelet a été décerné à Louis Hamelin pour *La constellation du lynx*. Le prix Victor-Barbeau de l'essai a été remis à Michel Biron pour son livre intitulé *La conscience du désert*. Enfin, le prix de poésie Alain-Grandbois a été décerné à Carole David pour son recueil *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*. — *Le Devoir*

Un scénario de Falardeau

Le scénario de Pierre Falardeau consacré aux derniers jours du notaire-patriote Chevalier de Lorimier vient de paraître en format de poche, dans la collection «Typo». Dans la préface de 15 février 1839, le cinéaste décédé en 2009 raconte à quel point on a voulu lui mettre des bâtons dans les roues avant le tournage. Il s'exprime aussi sur sa vision de l'art. «Je n'ai jamais cru à l'art pour l'art, à l'art au-dessus du réel, au-dessus des luttes politiques, en dehors de la société et des conflits.» Une curiosité dans la bibliographie, placée à la fin de l'ouvrage: l'éditeur nous apprend que Falardeau a écrit un recueil de poésie en 2003. Vraiment? Bien sûr que non... Une vérification rapide — que l'éditeur n'a à l'évidence pas faite — confirme qu'il s'agit du livre d'un homonyme. — *Le Devoir*



TOME 2

Max et Monique Nemni

TRUDEAU

Fils du Québec, père du Canada

Tome 2 - La formation d'un homme d'État: 1944-1965

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

TRUDEAU

Fils du Québec, père du Canada

Tome 1 - Les années de jeunesse: 1919-1944

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Une compagnie de Quebecor Media

EDITIONS-HOMME.COM

Avec ce deuxième tome, partez encore plus loin à la découverte de ce personnage fascinant qui symbolise à lui seul tout un pan de l'histoire du Québec

LIVRES

PHILOSOPHIE

Foucault vivant

GEORGES LEROUX

À la mort de Michel Foucault, au mois de juin 1984, les trois premiers volumes de son *Histoire de la sexualité* étaient parus. Le tournant amorcé par *La volonté de savoir*, le premier tome paru en 1976, se confirmait dans les deux livres qu'il consacrait à la culture grecque (*L'usage des plaisirs* et *Le souci de soi*), tous deux publiés juste avant sa mort. On y trouvait une enquête aussi passionnée qu'érudite sur les formes de la subjectivité, où la place de l'ascèse philosophique jouait un rôle fondamental.

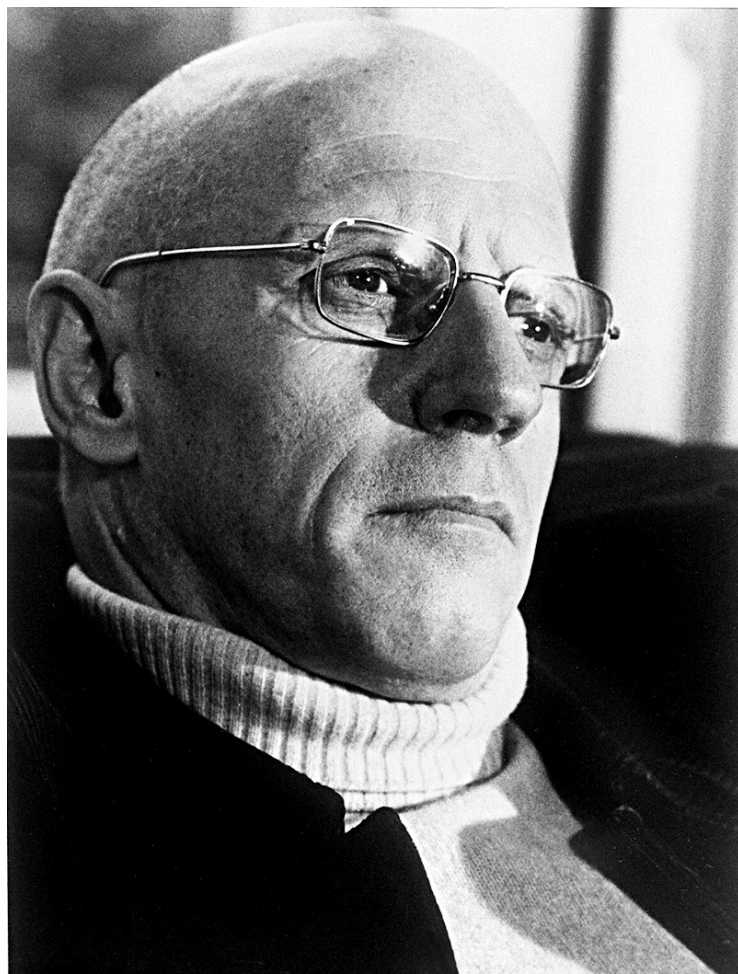
Comment cette histoire allait se développer, personne ne pouvait le prévoir, mais on sut rapidement que le volume 4, intitulé *Les aveux de la chair*, était dans un état quasi achevé. Il y abordait, disait-on, la question de la confession et plus généralement le rapport chrétien à la vie sexuelle. On espérait pouvoir le lire, jusqu'à ce que son éditeur fasse savoir qu'il allait respecter la clause du testament du philosophe: «Pas de posthume.» Cette volonté était claire et les héritiers de Foucault entendaient s'y conformer. Si vraiment ce livre est terminé, il est quelque part dans un carton et échappe à ses lecteurs en raison de cette disposition.

À Montréal

Tel n'est pas le cas cependant des cours de Foucault au

Collège de France, dispensés annuellement entre 1970 et 1984, avec l'exception de l'année 1976-1977. Parce qu'ils furent enregistrés par des centaines d'auditeurs, reproduits, transcrits, traduits en plusieurs langues, il était difficile de faire obstacle à leur publication. Des treize tomes prévus, neuf sont déjà parus, le plus récent étant un ensemble de *Leçons sur la volonté de savoir*, qui reproduisent les cours de l'année 1970-1971. Dès le troisième cours de cette riche année, Foucault établit son lieu: le débat sur la vérité institué en Grèce et les conséquences de l'exclusion de la pensée des sophistes pour l'instauration de la philosophie. De la tragédie, où se trouve convoqué le savoir d'Œdipe — la présente édition inclut une version ultérieure du grand texte sur Œdipe —, à la pensée juridique qui allie le savoir et le pouvoir, ce cours nous met en présence du premier état du tournant de *La volonté de savoir*. Dans une précieuse postface, Daniel Defert insiste sur la fidélité de ces leçons à la méthode généalogique de Nietzsche. On y trouve en effet le texte de la grande conférence sur Nietzsche, prononcée à l'Université McGill en avril 1971 et qu'on peut lire ici pour la première fois.

On ne peut que se réjouir de trouver dans ces cours, les tout premiers, le ferment de tout ce



Michel Foucault (1926-1984)

ARCHIVES LE DEVOIR

qui allait suivre, et en particulier cette détermination à repenser radicalement l'expérience grecque. Les cours des années suivantes, qui vont de commentaires détaillés de dia-

logues de Platon sur le gouvernement de soi et des autres à l'analyse du dispositif de la parole publique, illustrent la continuité de cette passion grecque qui imprègne toute son œuvre.

Les derniers cours, qui datent de 1984 (*Le courage de la vérité*, paru en 2009), sont consacrés principalement à la pensée des cyniques, autant pour ce qui concerne leur doctrine de la vérité que pour leur éthique de la transformation de la vie. Une étude de l'ensemble des cours de Foucault demeure à venir, mais leur lecture est déjà l'occasion d'une rencontre éblouissante avec une écriture elle-même fidèle à ce courage de la vérité.

Le travail d'écriture

Dans le *Cahier de l'Herne* qui lui est consacré, toute une section se penche sur le travail d'écriture de Foucault, son atelier. On y trouvera, parmi plusieurs contributions passionnantes, un essai de Frédéric Gros, un des responsables de ce cahier, sur ce qu'il intitule «la supériorité des cours». Cet énoncé peut étonner, s'agissant d'un contraste entre la perfection des livres, une perfection qui peut expliquer à plusieurs égards le testament de Foucault, et l'exposé oral. Outre le fait que ces cours sont rédigés, comme le séminaire de Jacques Derrida, dans une langue d'une exemplaire rigueur, rien ne laisse penser qu'ils pourraient échapper aux idéaux esthétiques du livre. Frédéric Gros insiste néanmoins avec raison sur le privilège de l'oralité, même écrite, en ce qu'elle relève d'une prise de parole qui met en jeu la vérité. Tous ceux

qui ont écouté ces cours savent qu'ils leur étaient d'abord adressés, et les livres qui en proviennent appartiennent à un destin différent de la parole publique. Mesurée à une lecture de la *Lettre VII* de Platon, cette étude est lumineuse. On ne peut recenser toutes celles qui dans ce cahier éclairent la pensée de Foucault, mais d'ores et déjà ce recueil apporte à son étude une contribution indispensable. Au cœur de ce travail, une plongée dans les archives de la recherche, une ouverture sur ce travail au quotidien, combinant érudition et intelligence, dialogue et art d'écrire.

Collaborateur du Devoir

MICHEL FOUCAULT. LEÇONS SUR LA VOLONTÉ DE SAVOIR. COURS AU COLLÈGE DE FRANCE (1970-1971), SUIVI DE LE SAVOIR D'ŒDIPE.

Édition établie sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana par Daniel Defert Gallimard et Seuil, coll. «Hautes études» Paris, 2011, 415 pages

FOUCAULT

Philippe Artières, Jean-François Bert, Frédéric Gros et Judith Revel (sous la direction de) Éditions de l'Herne, «Cahier de l'Herne, n° 95» Paris, 2011, 415 pages

EN BREF

80 ans d'aide aux écrivains

La Fondation des écrivains canadiens fête son 80^e anniversaire. L'organisation aide depuis 1931 les auteurs qui éprouvent des difficultés financières. Depuis ses débuts, 1,8 million de dollars en bourses ont été distribués à plus de 70 écrivains. Le fonds existe et perdure grâce aux dons et aux droits d'auteur qui lui sont légués. — *Le Devoir*

La grève du zèle gagne

Patrick Lafontaine a vu son recueil *La grève du zèle* remporter cette semaine le prix de poésie Estuaire-Bistro-Leméac, accompagné d'une bourse de 3000 \$. Elise Turcotte, membre du jury à trois têtes et elle-

même auteure et poète, a dit du livre: «surprenant, troublant, des poèmes à la fois énigmatiques et directs». Le livre est aussi finaliste, dans la catégorie poésie, au Prix littéraire du Gouverneur général. — *Le Devoir*

Jacques Brault discuté

Les éditions du Noroît proposent, dans leurs activités de 40^e anniversaire, une table ronde sur l'œuvre de Jacques Brault, sur son travail de poète, de critique, d'essayiste et de traducteur. Animée par Marie-Andrée Lamontagne, la discussion réunira Frédérique Bernier, Yvon Rivard, Louise Dupré et Stéphane Lépine. L'éditeur et poète Paul Bélanger lira quelques textes de Brault. *En compagnie de Jacques Brault*, à la Casa d'Italia, le 26 octobre à 18h. — *Le Devoir*

PHOTOGRAPHIE

Le Brassens intime de Pierre Cordier

ISABELLE PARÉ

C'est une douce incursion dans les coulisses de la vie de Georges Brassens, croqué au naturel, qu'offre son ami Pierre Cordier, rencontré pendant la guerre en Allemagne au cours de travaux forcés. Le photographe et artiste belge, qui a croisé Brassens à 19 ans, ne l'a plus quitté après. *Brassens intime* rassemble les clichés pris par l'ami Cordier dans le cercle fermé de la bande de Brassens, loin des projecteurs. On l'y retrouve entouré de ses proches, sa compagne de vie Püppchen, la fameuse Jeanne (et sa cane), ainsi que ses plus proches collaborateurs, Gibraltar et René Fallet. Cordier réunit ici un bouquet de photos qu'on pourrait coiffer du cé-

libre *Les Copains d'abord*. Farceur, blagueur, en tournée sur les routes de France ou caressant ses chats, le Georges sans fard s'expose au copain photographe. Précédé de petites anecdotes d'intérêt inégal, l'ouvrage en aligne quelques-unes qui raviront les amoureux de l'oncle Georges. Interrogé sur la chanson française, Brassens dit: «Je l'écoute parfois quand je prends mon bain. Il arrivera un jour où je me laverai plus.»

Le Devoir

BRASSENS INTIME

Photographies de Pierre Cordier Éditions Textuel Paris, 2011, 127 pages



PIERRE CORDIER/TEXTUEL

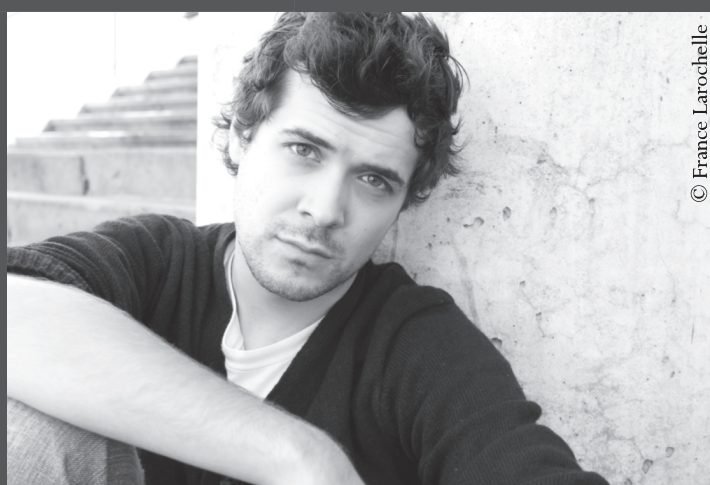
Georges Brassens chez lui, impasse Florimont, 1955. Photo de Pierre Cordier.

La montagne rouge (SANG)

Les éditions L'instant même félicitent chaleureusement

Steve Gagnon,

finaliste dans la catégorie théâtre des **Prix littéraires du Gouverneur général** pour sa pièce de théâtre **La Montagne rouge (SANG)**



© France Larochelle

La montagne rouge (SANG)

Steve Gagnon

L'instant scène

L'instant même
www.instantmeme.com

Collection L'instant scène
70 pages
11,95 \$

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

XXIX^e colloque des écrivains

TRANSMETTRE LA CULTURE

Enjeux et contenus de l'enseignement secondaire au Québec

DEVOIR OU CONTRAINTE ?

Vendredi,
28 octobre 2011,
dès 9 h

Auditorium / Grande Bibliothèque
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec
475, boulevard
de Maisonneuve Est
Montréal

Entrée libre

Le colloque est coordonné
par M^{me} Lise Bissonnette

avec la collaboration de
MM. Yvan Lamonde
et Georges Leroux

Il sera suivi d'une réception
et du lancement des Actes
des colloques 2009 et 2010

AVEC LA PARTICIPATION DE

M^{me} Lise BISSONNETTE

M. Louis CARON

M. Georges LEROUX

M. Yvan Lamonde

(Tous de l'Académie des lettres du Québec)

M. Normand Baillargeon

Université du Québec à Montréal

M^{me} Louise Lafortune

Université du Québec à Trois-Rivières

M. Christian Nadeau

Université de Montréal

RENSEIGNEMENTS

Maude Levasseur, adjointe administrative • Académie des Lettres du Québec,
Casier postal 417 — Succursale Rosemont, Montréal H1X 3C6 • 514 873-4496
secretariat@academiedeslettresduquebec.ca

Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec

Conseil des arts
et des lettres
Québec

CRILCO

Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Académie des lettres du Québec

ESSAIS

BIOGRAPHIE

Hector Fabre, père de notre diplomatie

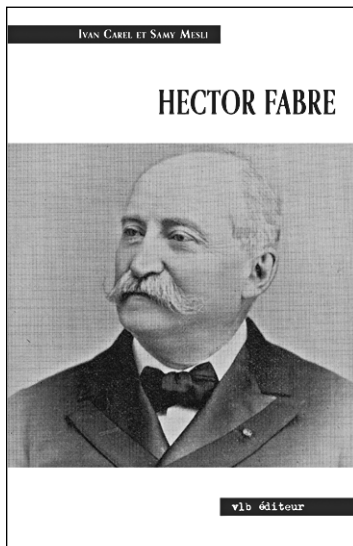
MICHEL LAPIERRE

Il y a 50 ans, Jean Lesage crée la Délégation générale du Québec à Paris. L'initiative rappelle la mission qu'Hector Fabre remplit en France de 1882 à 1910 pour y représenter à titre officieux la province et tout le Canada. À l'époque, seul Londres nous servait officiellement de diplomate dans le monde. Fabre était utile. D'ailleurs, le malin avait écrit dès 1871 que la Grande-Bretagne impériale visait à nous «fonder en une seule nationalité»...

Ce jugement, audacieux de la part du futur quasi-diplomate qui travaillera parallèlement pour Québec et pour Ottawa, Ivan Carel et Samy Mesli le citent dans *Hector Fabre*, éclairant ouvrage collectif publié sous leur direction. Selon Fabre, Londres a, en 1791, accordé le parlementarisme aux Canadiens français, «non comme un don qu'un vainqueur généreux fait au vaincu pour l'aider à se relever et se le concilier, mais comme une épreuve redoutable dans laquelle il espère le voir périr»!

On reconnaît à la prose élégante et incisive d'un véritable écrivain. Issu du milieu patriotique montréalais, fils d'un soutien des insurgés de 1837-1838 (le libraire Édouard-Raymond Fabre), le journaliste n'hésite pas en 1871 à mettre en cause la Confédération canadienne à peine née. Il faut, déclare-t-il, «agiter la question de notre avenir» en envisageant la transformation du Québec, «soit en pays indépendant, soit en État américain».

Comme Wilfrid Laurier, un autre libéral qui, comme lui, se montre d'abord hostile à la Confédération, Fabre finit par se rallier au nouveau régime constitutionnel. Les deux hommes se détachent du libéralisme d'esprit français et américain, radical, émancipateur, sensible au principe des nationalités et souvent anticlérical, pour adhérer à un libéralisme à l'anglaise, mitigé, plus pratique que théorique, conciliant avec l'Empire britannique et l'Église.



Leurs chemins, Yvan Lamonde, l'un des 11 collaborateurs du livre, note avec pertinence qu'ils se croisent à la suite du célèbre discours de 1877 que Laurier a fait pour distinguer un nouveau libéralisme politique — le sien — du libéralisme philosophique que l'Église repousse. Fabre déclare que le tribun vient d'indiquer «la route à suivre».

Membre de l'Institut canadien, Fabre avait démissionné en 1858 de ce carrefour intellectuel des libéraux radicaux pour fonder, avec d'autres modérés, l'Institut canadien-français, dont le libéralisme catholique, proche de celui des Français Lacordaire et Montalembert, risquait moins de déplaire à l'épiscopat. En se réclamant de ce courant — très marginal ici —, le journaliste, plus lettré que Laurier, se dissociait à la fois de nos libéraux radicaux et de leurs ennemis jurés, les ultramontains, réunis autour de notre intelligentia catholique conservatrice.

Fabre échappait aux blâmes des deux camps en passant pour un inclassable. C'était du grand art, digne d'un fin diplomate.

Collaborateur du Devoir

HECTOR FABRE

Sous la direction d'Ivan Carel et Samy Mesli
VLB
Montréal, 2011, 184 pages

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Faut-il en finir avec la Révolution tranquille ?

Dans un party d'intellectuels, si vous voulez savoir à qui vous avez affaire, lancez une discussion sur la Révolution tranquille. Instantanément, des camps se formeront, et vous aurez alors une idée assez précise du pouls idéologique des lurons. À droite, la Révolution tranquille est conspuée avec plus ou moins d'énergie, selon le degré d'intensité des convictions conservatrices ou néolibérales des chahuteurs. À gauche, on la chante avec un enthousiasme inversement proportionnel à notre radicalisme idéologique. À l'extrême gauche, on lui reconnaît quelques vertus, mais on déplore sa mollesse petite-bourgeoise. Les sociaux-démocrates, eux, n'ont pas ces réserves et trinquent à sa gloire, en espérant la reconduire. Dois-je rappeler que je n'hésite pas à me joindre à ces derniers dès que l'occasion se présente?

Les dix conférenciers réunis par Guy Berthiaume et Claude Corbo dans *La Révolution tranquille en héritage* respectent cette ligne de partage. Mené par l'économiste bourru Gilles Paquet, le camp des pisse-vinagre est aussi animé par Alain Dubuc et Monique Jérôme-Forget. Dans le camp adverse, celui des réformistes qui ne mangent pas du syndicaliste et du fonctionnaire pour déjeuner, on retrouve l'économiste Pierre Fortin, le sociologue Jacques Beauchemin, le journaliste Marc Laurendeau et l'écrivain Jacques Godbout. Les historiens Yvan Lamonde et Lucia Ferretti, de même que l'économiste Luc Godbout, sont aussi de la fête, mais gardent leurs distances idéologiques.

Gilles Paquet, donc, mène la charge contre-révolutionnaire. Selon lui, les grands changements des années 1960 ne seraient pas d'abord attribuables au «volontarisme des politiciens et des bureaucrates», mais à la simple pression démographique. Il fallait donc faire quelque chose, mais le mouvement, dit-il, a sombré dans un «étatisme délirant».

Paquet écrit que l'étatisation de l'éducation a provoqué la grogne de tout le monde (c'est faux, évidemment) et a engendré «un taux de décrochage navrant». Il ne mentionne pas que ce taux était bien plus élevé avant. Il affirme que la concurrence dans l'éducation donne de meilleurs résultats,

en citant des néolibéraux pur jus. Son gros argument est un appel à la majorité. «Trop d'intervenants, écrit-il, ont dénoncé cet échec qualitatif du système d'éducation pour qu'on puisse éviter un constat d'achèvement.» Pas fort.

Il réserve les mêmes mauvaises critiques au système de santé, en rappelant «l'importance de la concurrence privée et d'une tarification directive pour une bonne gouvernance». Dans *Le privé en santé* (PUM, 2008), une trentaine d'experts font la démonstration du contraire. Paquet, enfin, déplore la culture de dépendance étatique engendrée par ce «coup d'État». Il semble nostalgique des anciennes institutions — famille, communauté, paroisse.

Sur ce dernier point, Jacques Godbout présente un autre son de cloche. «En 1950, écrit-il, dans la province de Québec, la charité l'emportait souvent sur la justice, la vie de l'esprit se butait à la mesquinerie petite-bourgeoise des classes dominantes, le maître des biens terrestres parlait anglais et refusait de partager ses privilèges avec les francophones, à son avis des êtres inférieurs en finance, en commerce, en ingénierie, en sciences et en gestion de projets. Vous ne pouviez naître, étudier, vous marier, procréer, travailler et mourir que si vous passiez par le perron de l'église.» Ah, le bon vieux temps!

Moins grossier et conservateur que Paquet, Alain Dubuc arrive néanmoins sensiblement aux mêmes conclusions. La Révolution tranquille était néces-

saire, reconnaît-il, mais elle est dépassée. Sa sacralisation nous empêcherait, aujourd'hui, de réduire la taille de l'État et entretiendrait chez les Québécois une méfiance envers le secteur privé et la prospérité économique. Ce n'est pas faux et c'est très bien ainsi, aurais-je envie de répliquer à Dubuc.

Monique Jérôme-Forget reprend les arguments de ses amis droitistes en suggérant que la distinction gauche-droite est dépassée. Les syndicats, selon elle, auraient trop de pouvoir dans les écoles. Au début des années 1960, continue-t-elle, ils en avaient moins et «notre système d'éducation a donné ses meilleurs résultats». Cela est faux, évidemment. Notre système d'éducation, malgré ses défauts, fait mieux aujourd'hui qu'alors. On s'étonne toujours de constater à quel point des personnes censées être aussi avisées peuvent dire n'importe quoi.

Contre les inégalités

Pierre Fortin ramène tout le monde à l'ordre. D'un point de vue économique, explique-t-il, les révolutionnaires tranquilles se fixaient quatre objectifs: se servir de l'État québécois pour rattraper le niveau de scolarité et le niveau de vie de l'Ontario, pour permettre aux francophones de maîtriser leur économie et pour lutter contre les inégalités. Ont-ils réussi? «Le Québec a maintenant presque rejoint l'Ontario en matière de niveau de scolarité et de niveau de vie. Les entreprises francophones contrôlent les deux tiers de l'emploi. Le Québec forme la société la moins inégalitaire d'Amérique du Nord», démontre Fortin, statistiques à l'appui.

Jacques Beauchemin s'oppose clairement à la démolition des acquis de la Révolution tranquille, mais s'efforce néanmoins de penser ce qu'on a perdu dans son élan. Cette nécessaire entrée dans la modernité, explique-t-il, s'est accompagnée d'un rejet radical du passé canadien-français. Pour «réinventer l'identité collective», les révolutionnaires tranquilles ont sacrifié la mémoire. Au moins, précise Beauchemin, ils étaient porteurs d'un projet valable, un élément qui fait défaut aux contempteurs de la Révolution tranquille. Pour sortir du marasme, les Québécois, selon le sociologue, devraient renouer avec l'esprit de refondation de la Révolution tranquille et l'achever, en réinvestissant, sans esprit de table rase, le projet de souveraineté politique.

A ceux qui diront qu'il faudrait d'abord s'occuper des «vraies affaires» avant de se relancer dans ce projet, Marc Laurendeau, sans plaider franchement pour la souveraineté, réplique que nos leaders ne doivent pas devenir «les ennemis du débat national», que leurs prédécesseurs ont été capables de concilier le social et le national et que l'abandon du débat constitutionnel serait absurde et indigne du peuple québécois. Que François Legault se le tienne pour dit!

louisco@sympatico.ca

LA RÉVOLUTION TRANQUILLE EN HÉRITAGE

Sous la direction de Guy Berthiaume et Claude Corbo
Boréal
Montréal, 2011, 304 pages

CIBL, comme du miel

Gros automne pour une grande radio. Dans quelques jours, début novembre, la station CIBL va quitter le quartier Hochelaga-Maisonneuve pour commencer la diffusion à partir de ses nouveaux locaux du centre-ville, en plein cœur du carrefour des «Mains», à l'intersection Saint-Laurent et Sainte-Catherine. Parmi les célébrations entourant cet événement, il y a ce livre pour ainsi dire autobiographique. L'ouvrage ne propose pas une histoire traditionnelle de la chaîne. Il y arrive plutôt par le détour des souvenirs de ceux qui l'ont faite ou qui en ont profité, des dizaines et des dizaines de récits, 122 bien comptés, compilés autour de thèmes forts: le bénévolat, l'information, la culture, la formation et la gestion.

Dans les «histoires initiatiques», on croise par exemple le témoignage de Jean-René Dufort, devenu pilier de Radio-Canada, qui a fait ses classes comme tant d'autres boulevard Pie-IX en 1995. «Mon histoire avec CIBL découle d'un trip de radio avec un ami, raconte-t-il. J'avais fini l'université. Je travaillais dans un laboratoire, mais cela ne m'intéressait pas, j'étais un peu perdu. Mon ami Pascal Forget et moi, on avait du plaisir à écrire des petits textes, des petites jokes, et on s'amusait à la radio. Le fun, c'était là qu'il était durant la semaine, ce n'était pas au travail».

Le florilège se lit comme un autoportrait d'une autre réalité de la métropole.

Le Devoir

CIBL FM, 30 ANS
DE RADIO CITOYENNE
Chloé Sondervorst
(avec Robert Blondin)
Richard Vézina éditeur, 211 pages

Leur stratégie: victimiser les musulmans et culpabiliser les Québécois

vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

Le bruissement des possibles, Antoine Boisclair
Rouges, Jean-François Leblanc, Coll. Initiale
Gestes domestiques, Hector Ruiz

Éditions du **Noroît** Nouveautés www.lenoroit.com

DE GRANDS PERSONNAGES QUI ONT MARQUÉ L'HISTOIRE

vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media
editionsvlb.com